

Book Reviews

discours). Dans la deuxième partie, il manque néanmoins des propositions d'exploitation concrète des faits observés: l'inclusion de séquences pédagogiques aurait permis d'offrir aux enseignants/formateurs des outils d'expérimentation. De même, on regrette que le regard de l'apprenant n'ait pas été pris en compte. Comment exploite-t-il telle nouvelle façon d'appréhender la conjugaison verbale? Comment s'imprègne-t-il du nouveau référentiel grammatical, qui (de par l'innovation et l'approche qu'il propose) ne correspond pas à l'approche traditionnelle?

La troisième partie confronte savoirs enseignés, savoirs appris et regard de l'apprenant sur la langue. Ces confrontations, absentes de la deuxième partie, permettent de révéler les innovations et les procédures mises en œuvre par l'apprenant pour identifier le verbe dans une phrase (Roubaud & Gomila, Lavieu-Gwozdz, Gourdet) et invitent, indirectement, les enseignants/formateurs à interroger leur façon d'appréhender le verbe. La réflexion se poursuit dans certaines contributions (Gourdet, Sautot) qui reviennent sur le décalage entre attentes institutionnelles et explications fournies par les élèves au regard des acquis prescrits dans le socle commun; d'autres (Lavieu-Gwozdz, Gourdet) insistent sur l'importance des phases d'interaction en classe qui donnent l'occasion à l'apprenant de verbaliser sa pensée et à l'enseignant d'en révéler les imprécisions. Si Patrice Gourdet, dans sa contribution aboutie, propose des critères explicites et synthétise un ensemble de réflexions soulevées par le recueil dans son ensemble, d'autres ne font malheureusement qu'établir des constats, sans proposer de réelles pistes de réflexion, de propositions constructives ni d'alternatives aux actuels programmes de grammaire.

Du point de vue de la forme, la préparation de copie présente bien des failles. Les italiques qui mettent en évidence les mots ou les phrases à l'étude font défaut dans la plupart des articles, mais aussi dans un tableau où l'absence de gras et italique, qui devaient permettre de distinguer des données, rend celles-ci inexploitable (204). Toutes les références ne figurent pas forcément en bibliographie (cf. les contributions de Moncó Taracena, Camus, Deronne, Roig, Lavieu-Gwozdz, Sautot). Des erreurs dans la numérotation des exemples (Guehria), un 'Erreur! Signet non défini' (Lavieu-Gwozdz), des codes inconnus (Sautot) et une mise en page de figures décalée (Roig, Gourdet) sont également gênants pour la lecture et la démonstration.

Céline Vaguer

Université de Toulouse Jean Jaurès

Laboratoire CLLE-ERSS (CNRS UMR 5263)

5 allées Antonio Machado

F-31058 Toulouse Cedex 1

France

vaguer@univ-tlse2.fr

Hilgert Emilia, Palma Silvia, Frath Pierre et Daval René (dir.), *Res per nomen IV: Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber*. Reims: Éditions et presses universitaires de Reims, 2014, 661 pp. 978 2 91 5271 80 5 (broché)

doi:[10.1017/S0959269515000496](https://doi.org/10.1017/S0959269515000496)

Peu de linguistes auront marqué la scène linguistique française des quarante dernières années autant que Georges Kleiber, "ce Rabelais de la sémantique" (Irène Tamba, 514)

qui, entre 2005 et 2014, s'est vu remettre pas moins de quatre volumes d'hommages, dont les actes du colloque *Res per nomen IV* (Reims, 2013) où il est lui-même intervenu. Le thème du colloque était la dénomination, concept clé dans la pensée de celui que l'introduction (9–16) décrit comme l'initiateur de la *sémantique référentielle*' (9). C'est en effet vers 1980 que Kleiber a problématisé la question de la référence dans la pensée linguistique francophone, en en privilégiant la forme linguistique qu'est la dénomination. Celle-ci est abordée de multiples façons, classées avec plus ou moins de bonheur dans six rubriques: la référence (17–119, sept contributions), le sens (121–283, dix contributions), l'évolution lexicale (285–386, six contributions), les noms propres (387–498, sept contributions), les proverbes (499–564, quatre contributions) et l'anaphore (565–661, six contributions). Les amateurs de linguistique française trouveront de quoi nourrir leurs propres réflexions dans les cinq derniers volets, le premier regroupant des contributions pour la plupart d'ordre théorique qui, faute de place, seront passées sous silence. Ne seront pas mentionnées non plus, dans les autres volets, les études portant sur d'autres langues (l'anglais, l'arabe dialectal marocain, l'italien, le portugais) ou ne relevant pas du domaine de la linguistique proprement dite. Renvois explicites à des domaines où Georges Kleiber a beaucoup innové, les trois derniers volets présentent la plus forte cohérence thématique et méritent d'être relevés avant les autres.

Le premier d'entre eux regroupe des contributions se rapportant à la catégorie des noms propres. On y trouvera une analyse de *même* postposé (*Nantes même*, *Napoléon lui-même*; Marleen Van Peteghem et Céline Cortel, 419–434), un examen des constructions appositives à nom propre (An Vande Castele, 435–447), une description des effets de sens des noms propres (*La France a battu l'Italie*) et de leurs dérivés (*Sarkozy* > *Sarkocescu*; Georgeta Cislaru, 467–481) et l'étude d'un échantillon de noms d'auteur précédés de la préposition *en* (Patricia C. Hernández, 483–498).

Plus bref que les autres, le volet parémiologique est consacré aux proverbes métaphoriques et à la distinction entre sens gnominique et sens compositionnel (Irène Tamba, 501–516), aux proverbes dans leur contexte discursif (Sonia Gómez-Jordana, 551–564), à la troncation des proverbes en langue et en discours (Silvia Palma, 517–530) et aux proverbes prescriptifs (Jean-Claude Anscombe, 531–549).

Toutes les contributions du volet consacré à l'anaphore concernent uniquement celle-ci, y compris l'anaphore associative, à l'exception de celle de Marek Kęsik (567–578), qui envisage également (voire avant tout) la cataphore, traditionnelle aussi bien qu'associative. Il y a en outre des études sur *ici* et l'anaphore (dans des constructions du type *nous sommes ici dans* + SN; Marcel Vuillaume, 579–593), les adjectifs spatio-temporels *suivant* et *prochain* (Marta Sobieszewska, 595–609) et les anaphores associative et possessive (*Un village . . . ; son église . . . ; Mathilde Salles*, 611–626).

Restent les volets deux et trois. Les 'problèmes sémantiques' (121) abordés dans le deuxième volet concernent surtout les classes de noms et les catégories linguistiques. Mentionnons, parmi les premiers, la problématique de la détermination (essentiellement à l'aide d'articles) des noms de qualités, de sentiments et d'émotions (Georges Kleiber, 123–138), l'opposition entre massif et comptable (El Mustapha Lemghari, 139–154), la dépendance syntactico-sémantique des noms syncatégorématiques comme *blancheur* et *jardinage* (qui présupposent l'existence d'entités supports comme *cheveux* et *jardin*; Richard Huyghe, 155–171) et les SN comportant un adjectif classifiant permettant des sous-catégorisations du type *genre* > *espèce* (par ex. *vin* > *vin blanc, rouge, rosé*; Jan Goes, 219–236). En revanche, alors que les propositions typologiques de Vincent Nyckees (173–188) cherchent à mettre de l'ordre dans le domaine de la polysémie et

de l'homonymie, Julien Longhi (189–204) s'occupe de la polysémie du mot *pigeon* dans le cadre de sa 'Théorie des Objets Discursifs'. Hélène Vassiliadou (253–268) étudie la séquence *c'est-à-dire*, qu'elle compare avec *à savoir* et *bref*.

Le troisième volet est un vrai fourre-tout où, ironiquement, il n'est question d' 'évolution lexicale' (285) que dans deux contributions, l'une consacrée aux mots *goût* et *saveur* (Michèle Biermann-Fischer et Daniéla Capin, 305–321), l'autre au vocabulaire de la marine (Jacques François, 323–342). En revanche, il est question de glissements lexicaux en synchronie dans une étude sur l'usage non temporel d'outils linguistiques de la temporalité (Aude Rebotier, 343–359), de morphologie lexicale non entérinée par l'usage (essentiellement à l'aide du préfixe *dé-*; Francine Gerhard-Krait, 361–376) et des glissements référentiels de l'expression *révolution française* (Catherine Brégeat, 377–386). Le regretté David Trotter (287–303) aborde le problème de l'établissement du sens en ancien français.

Il y a des actes qui ne voient le jour qu'au bout de plusieurs années. D'autres sortent très vite. C'est sans doute une marque de l'estime dans laquelle Georges Kleiber est tenu par ses collègues qu'il n'a fallu que quinze mois pour qu'un volume réunissant les travaux de quarante d'entre eux soit publié en son honneur.

Bert Peeters

ANU et Griffith University

School of Literature, Languages and Linguistics

Australian National University

Canberra ACT 2601

Australie

Bert.Peeters@anu.edu.au

Siminiciuc Elena, *L'ironie dans la presse satirique: Étude sémantico-pragmatique*. (Sciences pour la communication, 114.) Berne: Peter Lang, 2015, 223 pp. 978 3 0343 1641 5 (broché), 978 3 0352 0309 7 (numérique)

doi:[10.1017/S0959269516000016](https://doi.org/10.1017/S0959269516000016)

Version publiée de la thèse de doctorat d'Elena Siminiciuc, cet ouvrage décliné en quatre chapitres offre une étude linguistique de la notion d'ironie essentiellement fondée sur un corpus issu de la presse d'information et de la presse satirique francophones. La thèse générale de l'auteure est que l'ironie constitue un phénomène bidimensionnel faisant intervenir, tour à tour ou à la fois, le pôle énonciatif et celui du contenu, défini en termes argumentatifs. L'ironie présente ainsi une nature protéiforme qui ne saurait être réduite à un ensemble de traits nécessaires et suffisants; elle se prête par contre mieux à une approche de nature typologique.

Le chapitre premier fournit une synthèse historique et critique des différents travaux portant sur le phénomène à l'étude, depuis ceux des rhétoriciens anciens et modernes jusqu'aux études pragmatiques référentialistes et aréférentialistes. Il permet de poser un certain nombre de questions essentielles pour la suite de l'étude, dont quelques-unes viennent d'être anticipées. Quelle est la portée de l'ironie? Est-elle ou non une figure? Peut-elle être autre chose qu'une simple antiphrase? Est-elle un phénomène énonciatif ou un phénomène relevant du contenu? Doit-elle être appréhendée sous